



ELIVRESE

MILLE ET UNE VIES

IL N'Y A AUCUN PATHOS, MAIS DE L'ÉMOTION, DE LA COMÉDIE, DE LA FIÈVRE, DU DRAME DANS « DÉSORIENTALE », PREMIER ROMAN ET RÉVÉLATION DE LA RENTRÉE. RENCONTRE.

PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE
PHOTOGRAPHE ALEXANDRE ISARD

À l'hôpital Cochin, à Paris, dans le service de procréation médicalement assistée, où Kimiâ attend son tour, on entend les mouches voler ; pudeur et anxiété mêlées, les couples immobiles sur leurs chaises ressemblent à « des enfants perdus au supermarché ». En Iran, cette même salle ressemblerait à un caravan-sérail débordant de discussions, écrit Négar Djavadi : « Raconter, conter, fabuler, mentir dans une société où tout est embûche et corruption, où le simple fait de sortir acheter une plaquette de beurre peut virer au cauchemar, c'est rester vivant. »

Née en Iran en 1969, la romancière a fui son pays à l'âge de 11 ans pour s'installer en France. Dans ce luxuriant premier roman, elle raconte la quête d'identité de Kimiâ, double romanesque exilée comme elle, iranienne et française donc, ni tout à fait l'une ni tout à fait l'autre, qui, alors qu'elle espère un enfant, se souvient de ses ascendants. L'arrière-grand-père qui avait cinquante-deux épouses dans un pays où l'on n'inscrivait pas les filles sur les arbres généalogiques, les oncles numérotés de 1 à 6, les parents opposants au régime du Shah, puis de Khomeyni, forment une famille où la vie et la mort sont quotidiennement scellées. « Désorientale » balance entre le

Négar Djavadi



Téhéran des années 70 et la France d'aujourd'hui, entre mille et une vies made in Iran et le récit personnel d'une femme à la recherche de sa place dans une société qui regarde de travers ceux qui ne sont pas identifiables au premier coup d'œil.

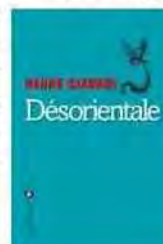
Bien sûr, Négar Djavadi a mis d'elle et des siens dans ce premier ouvrage, mais « Désorientale » n'est pas pour autant un roman autobiographique. « Je me suis servie du canevas de ma famille et de mon enfance, mais je suis scénariste. Cela m'a appris l'imagination et l'efficacité, confie l'auteure. Je voulais mélanger les genres, échapper au pathos comme j'ai toujours évité d'être cataloguée iranienne. Sinon, on vous met dans une case et c'est très difficile d'en sortir. Et puis, les gens me posent des questions sur l'Iran d'aujourd'hui, auxquelles je ne sais pas répondre. Je n'y suis jamais retournée. J'espère juste que le pays que je dépeins permet de comprendre un peu l'Iran actuel. »

Quels souvenirs garde-t-elle de ce qu'elle a fui il y a trente-cinq ans ?

« La lumière. À Téhéran, les saisons sont extrêmement marquées. Je me souviens des étés où il faisait 45 degrés, et de la neige partout l'hiver. » Et la petite Kimiâ qui craint de trouver ses parents morts à chaque fois qu'elle rentre à la maison, est-ce elle ? « Oui, avec ma sœur, lorsque ma mère mettait le contact de la voiture, on retenait notre souffle derrière la fenêtre de la cuisine en se demandant si elle allait exploser. Mon père était un intellectuel, un journaliste opposant politique au régime du Shah, et ma mère l'a soutenu avec beaucoup de panache. Mes parents étaient surveillés, embarqués, relâchés ; la Savak, la police secrète, était partout, des amis étaient assassinés. On parle toujours de la révolution de 1979, moi je voulais parler de l'Iran d'avant, assoiffé de liberté. Et puis Khomeyni est arrivé et la violence a frappé avec une soudaineté dont on n'a pas idée. Du jour au lendemain, à l'école, ma sœur et moi devions porter le foulard et une tunique jusqu'aux pieds. La milice révolutionnaire interdisait tout, jusqu'aux déodorants et aux parfums. Si les femmes ne portaient pas le foulard comme il le fallait, elles étaient arrêtées et cravachées. C'était d'une telle brutalité, mes parents pensaient que ça ne pourrait pas durer. On a commencé à tirer sur mon père, la mort dans l'âme, il a quitté le pays puis, quelque temps plus tard, ma mère, ma sœur et moi l'avons suivi. Un passeur est venu nous chercher, et on a traversé les montagnes du Kurdistan à cheval. Il y avait de la neige jusqu'à la taille, les Kurdes ne parlaient pas le persan, on ne comprenait pas ce qu'ils nous disaient. Parfois, je ne voyais plus ni ma sœur ni ma mère, j'étais seule au milieu de nulle part, c'était comme dans un western trash. Mais j'étais petite, le monde se divisait pour moi entre les gentils et les méchants, on était les gentils, on fuyait les méchants, on allait vers la lumière ! »

Après la tragédie, l'arrivée à Paris est cocasse. « Il y avait des poubelles partout dans l'aéroport, "c'est la grève", a expliqué l'hôtesse. C'est le premier mot que j'ai entendu, je ne le connaissais pas, j'avais appris le français à l'école. À Paris, il fallait oublier l'Iran, s'intégrer à la France, j'ai essayé d'échapper à cela en trouvant des béquilles. La musique en a été une, j'étais pianiste dans l'orchestre du lycée Claude-Monet, cela m'a portée. » Après la musique, Négar Djavadi s'est appuyée sur les images en devenant assistante caméra et en réalisant plusieurs courts-métrages. Puis, elle est venue aux mots par l'écriture de scénarios. Dans « Désorientale », elle écrit : « Rien ne ressemble plus à l'exil que la naissance. » Ce roman signe alors sa troisième naissance, celle d'une écrivaine. ■

« DÉSORIENTALE », de Négar Djavadi
(Liana Levi, 347 p.).





Les nouveaux visages de la rentrée

DOSSIER
Soixante-six
premiers
romans
paraissent
ces jours-ci.
Voici nos
huit coups
de cœur.
PAGES 2 ET 3

ESAU-CHRISTOPHE MARINARAU/LE FIGARO

Les huit auteurs choisis par la rédaction, photographiés sur le toit des Galeries Lafayette Haussmann.

NÉGAR DJAVADI

Les tribulations de la famille Sadr

« Si Robinson Crusoé était iranien, il se laisserait mourir dès son arrivée sur l'île et l'affaire serait réglée », écrit Négar Djavadi pour expliquer cette propension des Iraniens à s'interpeller entre eux, à parler sans relâche comme effrayés par le silence. Lorsqu'elle se fait cette réflexion, Kimia, l'héroïne et narratrice de son roman, est alors stoïquement assise sur une chaise dans une salle d'attente de l'hôpital Cochin à Paris en attente d'une insémination artificielle. La jeune femme imagine la même salle à Téhéran, emplies d'une foule bruyante et de proches des patients qui seraient déjà allés chercher des marmites de riz fumant pour tout le monde. Un caravansérail oriental à l'opposé du décor clinique parisien. Pour meubler le silence alentour, Kimia entreprend de raconter l'histoire de sa famille depuis la fin du XIX^e siècle, ses arrière-grands-parents surgissant d'une manière de conte des Mille et Une Nuits jusqu'à ses parents, Sara et Darius Sadr, opposants aux régimes du chah puis à celui de Khomeyni, qui formaient à Téhéran un couple d'intellectuels militants, « le plus moderne de la famille » avec leurs trois filles, Leïli, Mina et Kimia. De Téhéran la capitale iranienne à « Parisse », la capitale française où ils finiront par se réfugier, le parcours des Sadr incarnera celui de tous les exilés, riches d'une histoire que le pays d'accueil force à couler sous une chape de béton et que la romancière fait éclore comme une tulipe sur la céramique d'Ispahan. « Pour s'intégrer à une culture, il faut, je vous le certifie, se désintégrer d'abord, du moins partiellement, de la sienne », écrit la narratrice de *Désorientale*, un titre qui claque comme celui d'un album de rock dont est férue l'auteur. À cette musique, Négar Djavadi emprunte un rythme vif et mordant pour signer un roman plein d'énergie. Elle embarque littéralement le lecteur dans une épopée romanesque, se permettant des digressions hilarantes, lançant des apostrophes salutaires qui désamorcent la noirceur de certaines scènes, ne se privant jamais de considérations pleines d'à-propos sur la société française. Le tout est livré avec un historique précis et parfaitement circonstancié des cinquante dernières années de l'Iran. En cette rentrée, pas d'hésitation, on s'invite chez les Sadr!

Françoise Dargent



DÉSORIENTALE
De Négar Djavadi,
Liana Levi,
550 p., 22 €.

VLADIMIR DE GMELINE

L'aventure à l'ancienne

Dis-moi quel est ton arrière-pays, je te dirai qui tu es. Outre *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, on parlerait volontiers que l'arrière-pays de Vladimir de Gmeline, né en France au milieu des années Giscard, est notamment constitué de *L'Adieu au roi*, de Pierre Schoendoerffer. De Bornéo à Balisant, dans une Asie pleine de mystères, les héros de son premier roman sont embarqués dans un drôle de voyage. Ce côté Conrad : « Il avait l'appétit de vivre des grands pessimistes, et des phases d'abattement. Il les combat comme il peut, par l'action, d'épuisantes sorties à vélo et la pratique d'activités qui le font souvent flirter avec le bord du gouffre, au propre comme au figuré. C'est son système, qui ne résout rien mais lui permet d'avancer, jour après jour. » Oubliées les images quotidiennement fournies par l'actualité, voici le lecteur plongé en étrange pays, à Bornéo, où une équipe de spéléologues s'apprête à explorer une rivière souterraine. Tout, ici, nous éloigne du roman documenté. C'est moite, c'est exotique, les moustiques piquent et la vapeur rend malade, mais ce qui nous plaît le plus, c'est l'intériorité des créatures. Comme chez Conrad (pardon pour le parallèle trop flatteur), ils ont une âme. On sent que Vladimir de Gmeline a travaillé sur le motif, on sent que les êtres qu'il peint, c'est d'abord lui-même. Débarqués au cœur d'une Asie angoissante, ses héros cherchent une porte de salut. Cette Catherine, désespérée et émouvante. « Elles sont allongées au bord de la piscine, Catherine a les traits tirés. Elle a encore mal dormi cette nuit. Elle a réfléchi longtemps. Et ce matin, elle a parlé à Sophie. Avant, elle aimait cet endroit. Dans la vie facile qu'elle a toujours eue, où les héritières et les épouses de cadres internationaux se donnent l'illusion de leur puissance, qu'elles confondent avec la sécurité qui leur est offerte, c'était l'un de ses repères ordinaires et confortables. » Il y a de l'élan, du souffle, de l'ambition dans ce premier roman. Des personnages doubles, des fausses pistes, des rebondissements. Un livre d'aventures à l'ancienne. Immanquable. La beauté de ce texte ambitieux tient tout entière dans son ton intimiste et ses couleurs pastel.

Sébastien Lapaque



LA CONCORDANCE DES TEMPS
De Vladimir de Gmeline
Éditions du Rocher,
494 p., 22 €.

ÉLODIE LLORCA

Chercher la faute et trouver l'oiseau !

C'est vif, c'est acéré, c'est singulier. Dans ce remarquable *opus n° 1*, Élodie Llorca n'a retenu que les nerfs et les muscles, dégraissant cette drôle d'histoire aux allures de conte, qui aurait, à n'en pas douter, séduit Calvino ou Borges. Trouver la faute : tel est le but de François, ténor et correcteur typographique à *La Revue du Tellier*, un mensuel culturel dirigé fermement par Reine, une élégante rousse quadragénaire. À longueur de journée, il traque les pléonasmes, déniche les barbarismes, rétablit les grammaires défectueuses, débuste les incohérences et autres bévues. C'est que François est un esprit tatillon, un consciencieux qui a le goût des mots, et ce, depuis l'enfance. Jusqu'au jour où, par on ne sait quel mystère, d'interpestives coquilles apparaissent sur des textes qu'il a déjà corrigés. Il découvre *roulure* en lieu et place de *coulure*, ailleurs, *catin* a remplacé *satén*, *offensé* devient *enfoncé*, etc. Qui donc est l'auteur de ces actes de sabotage ? Sont-ils plusieurs ? Y a-t-il des complices ? Est-ce là le fruit de son imagination ou celui de son étourderie ? Sur cette trame, Élodie Llorca, dans ce récit à la première personne articulé en brefs chapitres, va filer une enquête à rebondissements, où, petit à petit, par touches légères, le réel va se dissoudre dans l'imaginaire. Une transformation accélérée par l'irruption décisive d'un oisillon dans le quotidien de François. Nous n'en dirons pas davantage. Cet homme, qui parfois nous rappelle Roquentin, est sans ambition, effacé, frileux et satisfait d'une vie monotone menée aux côtés de Marie, une femme bien ordinaire, depuis une bonne dizaine d'années. Leur seul loisir commun : les balades dans la forêt de Fontainebleau. Rien à voir avec des correcteurs d'imprimerie illustres comme Pierre Reverdy, Louis Guilloux ou Philippe Soupault, aux destins trépidants. On l'aura deviné : le couple se décompose sous nos yeux, autour de l'apparition d'un journal intime. Tout au long de ces pages, entre deux retours en arrière projetés sur la figure de la mère, la romancière promène sa loupe, s'attardant sur tel ou tel détail, le grossissant avec délectation : une toile d'Edward Hopper, le manteau du père, une machine de guerre du Moyen Âge, une perruche délivrée... De surprise en surprise.

Thierry Clermont



LA CORRECTION
D'Élodie Llorca,
Rivages,
188 p., 18 €.





Critiques | Littérature

Négar Djavadi au rythme entêtant de l'exil

« Désorientale », premier roman vif et nerveux, conte l'Iran des années 1960-1970 et l'errance de Kimiâ entre Téhéran et Paris

CHRISTINE ROUSSEAU

Négar Djavadi n'est pas tout à fait inconnue du public. Réalisatrice de documentaires, elle a fait ses premiers pas dans l'écriture il y a quatre ans en cosignant « Tiger Lily », une série télévisée pleine de rock et d'humour qui met en scène quatre *desperate housewives* prêtes à secouer leur vie bien rangée pour reformer le groupe de rock de leur jeunesse.

Si un petit air de famille semble lier cette série à *Désorientale*, son premier roman, c'est que les femmes tiennent dans celui-ci une place de choix, tout comme la musique qui infuse son tempo souvent vif et nerveux. Mais là s'arrête le parallèle. De même, il serait un peu rapide d'établir

un lien entre Négar Djavadi, née en Iran 1969 au sein d'une famille d'intellectuels opposants aux régimes tant du chah que de Khomeyni, et sa narratrice Kimiâ. Car si double il y a, c'est moins dans le rapport entre auteur et personnage – même si toutes deux ont l'exil en partage – que dans la construction et les thèmes qui traversent ce récit hybride. Prenant la forme d'un monologue délicieusement chahuteur, ponctué d'apostrophes au lecteur, le texte entrecroise une ample fresque familiale et un récit intime qui, subtilement, entre aveu et confidence, dessinent le portrait d'une femme en quête d'identité.

Exilée dans son corps et ses désirs, avant de l'être d'un pays et d'une famille brisée par le déracinement, la Parisienne Kimiâ a conservé, de son adolescence rebelle, la musique pour lieu de liberté et d'expression. Mixeuse et arrangeuse, la nuit, pour des groupes de rock alternatif, elle se rend, le jour, à l'hôpital Cochin pour suivre un protocole d'insémination



artificielle. Est-ce la perspective prochaine d'être mère qui la pousse à entrouvrir les portes de son passé ? Ou bien cette part orientale qui resurgit au cœur de l'attente et la pousse à se muer en Shéhérazade moderne, usant de la parole pour se défaire de la peur, de la honte et du remords de s'être éloignée des siens ?

Briser quelques clichés

Dans le désordre des interrogations et des soubresauts d'une mémoire qui charrie « *tant d'histoires, de mensonges, de langues, d'illusions, de vies rythmées par des exils* », deux figures cependant vont lui servir de guide : Darius, son père au destin sombre, à l'aura puissante, et Saddeq, son oncle homosexuel – « *un non-être* » en Iran – dont elle a hérité, entre autres, l'art de conter.



SÉLECTIONNÉ
POUR LE
PRIX
LITTÉRAIRE
Le Monde

A travers Darius, homme engagé à pourfendre, par ses écrits, l'arbitraire, la corruption et l'autoritarisme, héros malheureux d'une révolution qu'il lança contre le chah avant d'en être la première victime, Négar Djavadi entreprend, par la voix de Kimiâ – avec quelques notes d'humour wikipédiennes –, de nous éclairer sur l'histoire politique et sociale complexe de l'Iran des années 1960-1970. Et par là, de briser quelques clichés en dépeignant un pays moderne – à l'image du couple « beauvoirien » que forment Darius et Sara (sans les amours contingentes) – qui, en moins d'une décennie de révolutions, passera d'un joug à l'autre.

Une histoire qui se confond avec celle des Sadr, et dont Saddeq s'est fait le dépositaire pour mieux dissimuler le mensonge sur lequel a reposé sa vie. Une ruse de conteur que fait sienne Kimiâ au premier temps du récit. Avant d'aborder les années douloureuses de l'exil et de solitude. Des années parisiennes où la « sur-

vie devient une affaire personnelle », où l'intégration rime avec « désorientalisation ». Des années de fuite dans l'alcool, la drogue et la musique pour une jeune femme errant entre deux cultures, deux identités sexuelles.

Construit comme un disque vinyle, avec sa face A, épique et romanesque, et sa « *petite sœur ingrate* », sa face B, intimiste et politique, *Désorientale* séduit à plus d'un titre. Que ce soit par sa force narrative, tenue par un art consommé de la digression, des changements de ton et de rythme, que par la richesse de ses thèmes et la justesse de son regard critique, notamment sur la société française. Au point que l'on surprend à feuilleter de nouveau cet album de famille pour réentendre une voix qui nous enchante autant qu'elle nous étreint. ■

DÉSORIENTALE,
de Négar Djavadi,
Liana Lévi, 352 p., 22 €.



GRAZIA CULTURE

TEMPS
LONGSPÉCIAL
RENTÉE
LITTÉRAIREPar **Philippe AZOURY**

Cinq cent soixante nouveaux romans qui vont bientôt paraître. Ce serait, pourtant, une petite rentrée. A qui il manquerait un grand livre.

Et si c'était une aubaine ? Souvenons-nous de l'arrivée surprise des premiers Houellebecq, Despentès ou Darrieussecq. Les habitués s'reugneugneus annonçaient la littérature morte, elle recommençait à vivre.

On est, peut-être, dans ce renouvellement-là. Aussi, dans cette première sélection de *Grazia*, une majorité de premiers bouquins. Certains, à commencer par celui, magnifique, de Négar Djavadi, sont écrits par des gens passés par le journalisme, le scénario, l'enseignement, ou la survie pure et simple. Des gens à qui il a fallu du temps – et on imagine que ce temps mort fait mal quand il n'y a personne autour de vous pour y croire. Deux livres parlent d'une tuerie de masse, mais c'était il y a cinquante ans. Deux parlent du 14-Juillet, mais celui de 1789. Une poignée joue avec le réel, avec les noms connus, les faits. Où s'arrête l'Histoire, où commence l'écriture ? Et si l'uchronie était l'art d'oser raconter le présent.

Enfin, un beau livre blessé, écrit par un vétéran, fait le compte de ce qu'il reste de nous après la guerre. Il va falloir du temps pour comprendre ce qui se passe ici et ailleurs depuis des mois.





DÉBOUSSOLANTE!

Et si le choc était ce premier livre? Dans *Désorientale*, **Négar Djavadi** croise la France, l'Iran, l'identité impossible, la maternité, le genre... Coup d'essai, coup de maître. Par Marguerite BAUX Photo Samuel KIRSZENBAUM

Dans un hôpital parisien, une jeune Iranienne attend son médecin pour un protocole d'insémination artificielle. Seule avec son petit flacon dans la main, elle fait défiler les souvenirs de sa famille, depuis le harem de son arrière-grand-père, Montazemolmok, jusqu'aux années 70 et son exil en France. Hommage à la contestation, c'est aussi l'histoire d'une petite fille qui se découvre lesbienne dans un pays d'hommes. Gay, politique et surtout très romanesque: en réveillant ses souvenirs de l'Iran, Négar Djavadi (connue jusqu'ici comme scénariste) livre un premier roman à cheval entre deux cultures. On lit rarement un premier livre aussi fort. Notre coup de cœur de cette rentrée.

Désorientale est écrit à la première personne. On pourrait croire que cette histoire est la vôtre. Pourtant, c'est un roman! J'ai quitté l'Iran clandestinement il y a trente-cinq ans et mon père était un opposant politique au régime du Shah puis de Khomeiny, mais il est vivant. J'ai pris le canevas de mon histoire que j'ai amplifié. **A travers cette famille, c'est toute l'histoire de l'Iran qui défile.**

J'avais envie d'une saga familiale qui traverserait l'Iran du XX^e siècle. Pour comprendre: on ne s'est pas réveillés un matin avec Khomeiny au pouvoir!

Dans ce récit plein de digressions, votre héroïne fait plusieurs fois référence aux Mille et une nuits. C'est une référence absolue, et les Iraniens parlent sans cesse en digressions. Ce qui m'intéresse, c'est le côté «parle ou meurs». Le peuple n'a jamais été libre de parler. Il a trouvé une façon de le faire, comme Shéhérazade, qui ne peut dire clairement: «Arrêtez de tuer les femmes du royaume.» Elle est obligée de passer par le récit.

Comme un vinyle, il y a une face A et une face B dans le livre: l'Iran, et la vie en France.

Je voulais que le livre respire les deux cultures, mais c'est surtout la maternité qui le traverse. Kimia est homo parce que je n'avais pas envie qu'elle soit ramenée à l'identité française ou iranienne. Elle se tient à côté des deux cultures et n'est acceptée dans aucune.

Désorientale est aussi l'histoire d'une petite fille qui grandit dans un pays où le mot «lesbienne» n'existe pas...

Oui. Est-ce une chance d'être un exilé? Pour Kimia, ça l'est. On part d'un endroit où on serait mort si on était resté. Il y a encore quelques jours, un homo de 19 ans a été pendu en Iran.

Ce livre a été difficile à écrire?

J'ai mis du temps à trouver le ton, le côté «dramédie». Je n'aime pas le pathos. Toutes ces années, je n'ai pas parlé d'Iran, parce que je savais que j'allais être cataloguée iranienne. Alors j'ai appris à créer des personnages, des univers. Transcender son histoire, c'est mon métier de scénariste qui me l'a appris.

Vous aimez l'Iran?

C'est une culture merveilleuse, mais l'Iran est pour moi relié à l'enfance. N'est-ce pas l'enfance qui était merveilleuse?

Kimia déteste le mot «intégration»...

Je lui fais dire mais je le pense. Pour s'intégrer, il faut se désintégrer. On ne peut pas se remplir sans se vider, sans faire le deuil d'autres choses, comme la carte mémoire d'un ordinateur.

Désorientale n'est pas un livre engagé, mais du romanesque pur?

Beaucoup de romanciers iraniens sont dans un cri de revendication. Pour moi, le romanesque s'oppose bien mieux aux dictateurs. Certains romans disent plus la vérité que des essais, comme ceux de Salman Rushdie, par exemple.

C'est vrai que vous mangiez du caviar en omelette?

Eh oui! Dans le nord de l'Iran, le caviar ce n'était rien. Mais je ne sais pas s'il y a encore des esturgeons, la mer Caspienne est dans un tel état...

DÉSORIENTALE de Négar Djavadi (Liana Levi, 352 pages). En librairie le 25 août.



« Révélation » de la rentrée littéraire, Négar Djavadi signe un premier roman tour à tour grave, drôle et émouvant.

Philippe Matsas/Opale/Leemage



Née en Iran, installée en France, cette scénariste donne sa définition de l'exil et de l'intégration dans « Désorientale », son premier roman.

Négar Djavadi

Scénariste, réalisatrice, écrivain

Elle court, elle court, Négar Djavadi. Depuis la parution, fin août, de son premier roman, son agenda débordait de rendez-vous avec des journalistes, avides de faire connaître l'une des « révélations » de la rentrée littéraire. Soutenu par les libraires et encensé par la critique, réimprimé quatre fois, le livre s'est déjà vendu à 35 000 exemplaires. Ce n'est pas fini, puisque les États-Unis et l'Italie viennent d'en acheter les droits. Un succès dont cette scénariste de 46 ans, réservée mais chaleureuse, ne parvient pas à prendre la mesure : « Je suis encore sous le coup de l'appel de Liana Levi (son editrice, NDLR) m'annonçant qu'elle allait publier mon manuscrit, à peine dix jours après que je le lui ai envoyé ! »

Tour à tour grave, drôle et émouvant, *Désorientale* (1) retrace l'odyssée de Kimiâ Sadr, fille d'opposants au chah d'Iran puis à l'ayatollah Khomeiny, contrainte de s'exiler en France au début des années 1980. Une fiction, précise l'auteur, même si cette histoire ressemble à la sienne. Comme son héroïne, Négar Djavadi a été scolarisée au lycée français de Téhéran, élevée dans le culte du pays de Voltaire, Hugo et Sartre. Comme elle, elle a grandi dans la terreur du service de renseignement du chah, la Savak, qui scrutait les faits et gestes de son père, célèbre intellectuel sur lequel pèse toujours une fatwa. Toutes deux partagent aussi l'humour, la conviction qu'« il y a toujours une place pour le rire, même au fond du trou ». La dérision et l'ironie comme antidotes au drame.

« Je voulais écrire une saga familiale qui raconte l'histoire assez incroyable de l'Iran ces dernières décennies », souligne l'écrivain. Histoire douloureuse, mouvementée, mais aussi méconnue, objet de craintes et de fantasmes dont

Kimiâ sera sommée de se justifier, devenant aux yeux des Français la représentante d'un « pays moyenâgeux, fanatique, en guerre contre l'Occident ».

L'Iran dont se souvient Négar Djavadi possède un autre visage. C'est celui, américanisé, des années 1970, où les filles portaient les cheveux courts et les garçons

de longues tignasses, où la télévision diffusait des westerns avec John Wayne, les films de Lubitsch, de Capra et de Billy Wilder, qui lui donneront le goût du cinéma. C'était avant la révolution islamique, avant qu'elle ne doive, à 11 ans, fuir Téhéran avec sa mère et ses sœurs, traversant les montagnes glaciales du Kurdistan

pour rejoindre la Turquie, puis la France. Ici s'acheva l'enfance.

Mourir un peu pour se reconstruire ailleurs. S'intégrer, disent-ils. Négar Djavadi, elle, parle plutôt de « désintégration ». « Lorsqu'on arrive dans un pays qui n'est pas le sien, on est déjà plein d'une autre culture, explique-t-elle. Il faut forcément s'en vider un peu pour ac-

Se désintégrer pour prendre racine

Son inspiration. Le pianiste canadien Glenn Gould

« J'admire les gens qui creusent le même sillon pendant des années, sans regarder à droite ni à gauche. Glenn Gould me vient à l'esprit, car je l'écoute très souvent, et peut-

être aussi parce que j'ai failli devenir pianiste classique. Il était dans une sorte de persévérance obsessionnelle, d'acharnement. Je me reconnais assez dans ce côté mono-

manique. Pour écrire *Désorientale*, j'ai travaillé tous les jours pendant trois ans, de 4h30 à 7h30 du matin. Je savais que cette discipline était le prix à payer pour y arriver. »

cueillir de nouvelles choses, comme on ferait de la place sur un disque dur. »

De son pays d'origine, elle a gardé le goût des autres, un besoin vital de se lier, de parler, simplement pour conjurer la peur. « L'Iranien n'aime ni la solitude ni le silence – tout autre bruit que la voix humaine, même le vacarme d'un embouteillage, étant considéré comme silence, écrit-elle. Si Robinson Crusoe était iranien, il se laisserait mourir dès son arrivée sur l'île et l'affaire serait faite. » L'individualisme est peut-être ce qui l'a le plus frappée à son arrivée en France. « J'ai découvert des choses que je ne connaissais pas : la misère affective, la solitude, l'abandon... En Iran, l'ennemi était bien identifié. Il y avait d'un côté les gentils, de l'autre les méchants, comme dans un film américain. Ici, le mal est plus subtil. »

Négar Djavadi ne s'y habitue pas et ne se prive pas de le dire. Si elle a compris quelque chose, c'est qu'il faut oser : avoir le courage d'épingler les travers d'un pays dans lequel on n'est pas né mais qu'on a patiemment fait sien, savoir le critiquer pour mieux l'aimer. Et s'emparer sans complexe de sa langue, ce français qui l'a longtemps intimidée et qui est désormais son terrain de jeu. Cette leçon d'audace, elle l'a en partie apprise d'un autre écrivain en exil, Salman Rushdie.

Qu'on ne lui demande pas de choisir entre Orient et Occident. Le cœur de l'enfant est resté là-bas, celui de l'adulte s'est ancré ici et, avec le temps, il a recommencé à vibrer. Quelques heures auparavant, alors qu'elle était invitée dans une émission de radio en persan, Négar Djavadi s'agacait de chercher ses mots dans sa langue natale. Elle ne savait plus comment dire « tristesse ». Le mot s'était envolé. Encore un signe de sa « désorientalisation » ? A moins que, dernièrement, ce sentiment ne l'ait un peu quittée.

Jeanne Ferney

(1) Éditions Liana Levi, 352 p., 22 €.



Légende orientale

UNE FEMME SE REMÉMORE SON PASSÉ, ENTRE MENACES, EXIL ET QUESTIONS IDENTITAIRES. UN PREMIER ROMAN SUR LE DÉRACINEMENT DE NÉGAR DJAVADI.

Tout homme a deux pays, le sien et la France », écrivait Thomas Jefferson au XVIII^e siècle. Cette affirmation n'a plus rien de vrai aujourd'hui, et ressemblerait même à une antiphrase. Dans son roman d'inspiration autobiographique, Négar Djavadi la rappelle pourtant. Née en 1969 en Iran dans une famille d'intellectuels opposée au Shah puis à Khomeiny, cette dernière arrive clandestinement en France à 11 ans. *Désorientale* revient sur son parcours marqué par la fuite et l'oubli. Roman de l'exil, construit sur le mode d'une vaste fresque familiale, il suit le parcours de Kimiâ, jeune femme d'origine iranienne vivant à Paris, et désirant ardemment avoir un enfant.

Ce sont les longues heures que la narratrice passe dans les salles d'attente des hôpitaux parisiens, dans l'espoir toujours repoussé de bénéficier d'une fécondation *in vitro*, qui font ressurgir son passé. « *Je cours sans cesse après le présent. Mais le présent n'existe pas. Ce n'est qu'un entracte, un répit éphémère, qui peut à chaque instant être balayé, détruit, pulvérisé, par les djinns échappés du passé* », réalise-t-elle. En effet, le passé de Kimiâ, qui remonte à l'histoire de ses ancêtres, n'est pas simple. Entre son arrière-grand-père Montazemolmolk, propriétaire d'un harem dans le nord de l'Iran, sa mère Sara, auteure d'une thèse sur Rousseau, et ses oncles innombrables, numérotés pour plus de clarté, l'on peut véritablement parler de « *légende familiale* ». Les anecdotes s'enchâssent les unes dans les autres, dans un ordre plus instinctif que chronologique. Le présent, qui semble figé dans ces salles aseptisées, résonne étrangement avec les gloires et les déchirements passés. De ces *Mille et Une Nuits* revisitées se détache un personnage solitaire et solaire : le père, Darius Sadr – « *Darius-Invincible, Darius-Héroïque, Darius-Rescapé de l'enfer* ».

Journaliste engagé, qui enverra en 1976 une lettre bien sentie de 224 pages au Shah, Darius est un père absent, lointain. Son engagement politique le chasse, ainsi que sa famille, en France. Jusqu'au bout, il défendra ce qu'il estime juste, préférant la souffrance à la mollesse, le danger au silence. Kimiâ se souvient par exemple de son dégoût des escalators : « *Je vois son corps légèrement penché en avant par l'effort, obstiné, volontaire, ancré dans le refus de profiter du confort éphémère de l'ascension mécanique.* » Cet être de fuite, accoutumé des fugues, qui a connu la torture et la prison, laisse à ses filles un héritage indicible, fait de tabous, d'honneur et de tragédies.

Pendant des années, Kimiâ n'a souhaité qu'une chose : gommer son passé, qui « *n'était plus des anecdotes qui pouvaient se raconter, mais un champ de ruine, vaste et blanc* », et s'adapter pleinement à la culture française. Au fur et à mesure qu'il refait surface s'échafaude un édifice romanesque et historique, qui mêle les grands bouleversements iraniens à l'intimité des Sadr. La vie de Kimiâ est indissociable de celle de son pays, qu'elle désire et dénigre tout à la fois. Son Iran appartient à l'enfance, à l'innocence. Y replonger, c'est avoir « *l'impression de (se) faire tirer en arrière, le corps traîné sur les graviers d'une histoire dont (elle) essayai(t) désespérément de (s)'échapper* ». Pourtant, la narration morcelée de *Désorientale* est tout sauf nostalgique. Mosaïque de villes (Paris, Téhéran, Bruxelles, Londres), de destins et de contes, elle laisse libre cours à un humour incisif. Khomeiny n'est nommé que sous le qualificatif de Vieillard Enturbanné, ses compatriotes sont décrits dans leurs plus loufoques attitudes, « *les dieux de la génétique* » sont convoqués...

Nourri d'une veine politiquement incorrecte, résolument spontanée, le roman est une célébration de la vie et de la musique. « *L'Iranien n'aime ni la solitude ni le silence – tout autre bruit que la voix humaine, même le vacarme d'un embouteillage, étant considéré comme silence* ». Pour contrer le silence, Négar Djavadi choisit le brouhaha mélodieux de l'écriture, saturée de personnages, parsemée de ponctuation libre (majuscules, tirets), signalant à sa manière la colère, l'indécision, le traumatisme.

Camille Cloarec

Désorientale, de Négar Djavadi
Liana Levi, 352 pages, 22 €



Négar Djavadi nous déstabilise

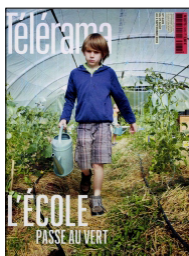
Le premier roman de cette auteure iranienne est un coup de maître.

Voici Kimiâ, jeune homosexuelle iranienne, d'abord adolescente rebelle, puis femme en quête d'enfant. De cette double « désorientation » (homosexuelle et iranienne), Négar Djavadi fait l'axe de son roman : comment vivre sous la révolution des mollahs ? En s'engageant, comme ses parents, intellectuels opposants au régime ?



Ou comme ses grands-parents et ses oncles, guides de l'Iran d'avant Khomeyni ? Où est Kimiâ dans ce monde qui s'effondre ? En exil, bien sûr. De son pays et de son identité. **C.S.**

Désorientale, Liana Levi, 352 p , 22 € (en librairies le 25 août)



VOUS L'AVEZ REPÉRÉE?

NÉGAR DJAVADI

Profession Écrivain en tout genre. A la fois scénariste pour le cinéma et la télé, également dramaturge, elle publie en cette rentrée son premier roman, *Désorientale* 1.

Age 46 ans.

Ascendant Négar Djavadi est née en Iran au sein d'une famille bourgeoise et intellectuelle d'opposants au chah puis à Khomeyni. Au lendemain de la révolution, elle quitte son pays clandestinement avec sa mère et sa sœur. *Désorientale* mêle la grande histoire de la Perse à la sienne. Son auteure – qui revendique l'influence des écrivains indiens de langue anglaise comme Salman Rushdie ou Hanif

Kureishi – se défend toutefois d'avoir écrit un roman autobiographique. « *Ce qui arrive à mon personnage est tellement exagéré que cela ne peut relever de l'autofiction.* »

Signes particuliers Assistante caméra et cadre, monteuse, scénariste, réalisatrice de courts métrages et de documentaires, Négar Djavadi a déjà derrière elle une longue carrière dans le cinéma. « *Le langage de l'image correspondait à un moment de ma vie où j'avais envie d'exprimer des choses sans encore avoir les mots pour le faire. J'ai mis du temps à savoir comment me positionner par rapport à la langue française.* »

Observations *Désorientale* est arrivé aux éditions Liana Levi par la poste. Huit jours après, l'éditrice appelait Négar Djavadi. Pas étonnant tant cette histoire romanesque en diable, pleine de digressions délicieusement orientales et dont la mélancolie est contrebalancée par un humour rocambolesque, tient les lecteurs en haleine.

Projets L'auteure prépare actuellement une fiction pour France 3 et travaille à plusieurs projets de séries, notamment pour France 2.

– **Yasmine Youssi**

1 Ed. Liana Levi, 352 p, 22€ En librairies le 25 août.



LIVRES

PAR PIERRE VAVASSEUR

« TROUVE-NOUS DES AUTEURS QUI MURMURENT À L'OREILLE DES FEMMES. » TELLE ÉTAIT LA COMMANDE PASSÉE AU M. BOUQUIN DE LA RUBRIQUE LOISIRS DU « PARISIEN-AUJOURD'HUI EN FRANCE ». COMME CHAQUE ÉTÉ, PIERRE EST PARTI EN VACANCES AVEC SOUS LE BRAS CE QUI FERA – OU PAS – LA RENTRÉE LITTÉRAIRE. IL EN EST REVENU AVEC LA SÉLECTION DEMANDÉE SPÉCIALEMENT POUR « LA PARISIENNE ». SUIVEZ LE GUIDE.

UNE RENTRÉE LITTÉRAIRE
SUR MESURE

© F. Manonvau

À CŒUR OUVERT

Voici le chant des « quittées », leur douleur sourde, leur rage curieusement mesurée, leur espoir sous le boisseau mais qui respire toujours, même s'il ne tient qu'à un fil. Après huit ans d'un amour franc, limpide, fait de complicités, de voyages et de beaux rivages, le couperet tombe : Adrian annonce à la narratrice qu'il a choisi de vivre avec une autre femme. S'ensuit une longue conversation qui constitue un chapitre entier et en dit beaucoup sur cette accablante mécanique à poncifs et clichés que sont capables de déployer les hommes. Nina Bouraoui s'installe au plus proche de la blessure comme d'un précipice. Elle décrypte, décortique, dissèque la peine. Il y a du Roland Barthes dans l'analyse des réactions d'une femme au bord du K-O à laquelle sa perverse rivale ne fait aucun cadeau.

« Beaux rivages », de Nina Bouraoui, éd. JC Lattès, 252 pages, 19 euros.

MINARD ROBINSONNE

Lasse de côtoyer les « imbéciles », la narratrice, après une méticuleuse préparation, a quitté le monde des hommes pour aller se percher au sommet d'un massif montagneux, dans un refuge high-tech et ultra résistant soudé à la paroi. Elle dispose d'un potager et de suffisamment de provisions et d'alcool pour réchauffer les hivers. Le reste est affaire d'expéditions le long des sentiers et des vives, ces zones pentues en équilibre entre les falaises, qui sont désormais ses seules compagnes. Mais voilà qu'un jour, dans ses jumelles, cette Robinsonne aperçoit près d'un local technique abandonné une improbable créature. La précision et l'apreté de son écriture ont fait de Céline Minard un écrivain majeur. La preuve à nouveau avec cette vertigineuse et hallucinatoire expérience de la solitude. « Le Grand Jeu », de Céline Minard, éd. Rivages, 192 pages, 18 euros.



GOULEYANT JAUFFRET

Une jeune femme écrit une lettre à la mère de l'homme, un architecte de 51 ans, avec lequel elle entretenait une relation qui semblait pourtant bien partie. Mais elle s'est lassée de cet amoureux qui ne la faisait plus rêver et auquel elle ne trouve désormais que des défauts. Vexée, la maman répond vertement à cette pimbêche qui croit tout savoir des choses de l'amour. C'est parti pour une correspondance étincelante de malice et de vacheries qui fait de ce roman un somptueux et gouleyant exercice de style débouchant peu à peu sur un projet aussi hallucinant qu'hilarant. Régis Jauffret semble avoir fracturé l'âme féminine pour écrire ce livre réjouissant. Au-delà du festival d'humour noir auquel il nous convie, c'est aussi une pertinente réflexion sur l'art d'aimer.

« Cannibales », de Régis Jauffret, éd. Le Seuil, 192 pages, 17 euros.



© HermanceThay

Pays : France
Périodicité : Mensuel



MALICIEUSE REZA

Son nom est lié aux succès de ses pièces. On le sait, Yasmina Reza raconte comme personne la partie qui se joue aujourd'hui dans les cercles privilégiés de la société. Mais là, surprise : abandonnant le jeu de ping-pong des répliques, elle raconte comment Elizabeth, ingénier breveté à l'Institut Pasteur, mariée à Pierre, compagnon sans aspérité, se prend tellement d'intérêt pour Jean-Lino, son voisin du dessus, qu'elle va sérieusement se compromettre pour lui... L'auteur de « Art » signe un portrait fouillé de femme et s'attarde avec gourmandise sur chacun des personnages qui l'entourent. La malice, l'humour et quelques moments d'anthologie sont les invités de ce roman qui repose pourtant sur une délicate mélancolie. Une écriture simple et fluide dégage une grande force littéraire. « *Babylone* », de Yasmina Reza, éd. Flammarion, 219 pages, 20 euros.



© Pascal Victor/ArtComArt

BABY-SITTER D'ENFER

Quelle lectrice ne frémira pas aux deux premières pages de ce roman qui s'annonce comme l'un des grands succès de la rentrée ? Mais si Leïla Slimani brise d'entrée en mille morceaux le terrible pot aux roses, c'est pour mieux ensuite reconstruire en spirale la mécanique de son récit. Myriam a décidé de reprendre son activité d'avocate qu'elle avait délaissée. Paul, qui travaille dans la musique, s'inquiète de cette décision : qui va s'occuper de Mila et Adam, leurs deux enfants ? Le couple se met en quête d'une baby-sitter et dénêche la perle rare. Louise est tout simplement idéale, parfaite, aimante, cordón-bleu... À tel point qu'elle devient part intégrante de la famille. Mais il y a un revers de la médaille... Formidablement construit, « *Chanson douce* » est une terrifiante et totale réussite. « *Chanson douce* », de Leïla Slimani, éd. Gallimard, 240 pages, 18 euros.

DUR CARMEL

Programmée pour une belle carrière après de très-hautes études, Lucie a décidé de tout laisser tomber et de se donner corps et âme au Très-Haut. Consternation dans la famille. Stupéfaction chez Juliette, sa plus proche amie. Rien n'y fait, « dévorée par la foi », Lucie rencontre la prieure Marie-Thérèse et entre au Carmel. Passablement secouée par l'implacable discipline à laquelle la contraint son statut de novice, la jeune femme résiste et fait son chemin. Mais le prieur n'est pas précisément le lieu apaisant où elle pensait trouver fraternité et justice... Parmi les premiers romans de la rentrée, celui-ci impose une fascination qui repose sur un surprenant envers du décor avec un épilogue auquel on est loin de s'attendre. Et pourtant, on y croit ! « *Lucie ou la vocation* », de Maëlle Guillaud, éd. Héloïse d'Ormesson, 208 pages, 17 euros.

UN NOUVEAU CHAPITRE AUX « MILLE ET UNE NUITS »

Elle se nomme Kimiâ Sadr. Née à Téhéran, elle a fui l'Iran à l'âge de dix ans avec sa mère Sara et ses sœurs pour rejoindre Paris et son père Darius. Devenue femme, elle suit le jour un processus d'insémination artificielle à l'hôpital et se transforme en DJ, la nuit. Kimiâ s'est jetée dans une autre vie avec la ferme volonté de tourner la page. Mais ce jour-là, dans la salle d'attente et tandis qu'elle se prépare à recevoir le sperme décongelé et lavé de Pierre, Kimiâ, plus seule que jamais – « Aucune main à tenir. Aucun corps familier collé au mien et lié par l'épreuve. Juste ce long tube en carton orné d'une étiquette [...] » – se laisse rattraper par le passé. Sur trois générations, l'histoire de sa famille revient la prendre comme une vague. « *Désorientale* », de Négar Djavadi, éd. Liana Levi, 382 pages, 22 euros.



© Philippe Matsaï/Opale/Leemage



© Elizabeth Carecchio



© Jean-Luc Bertin / Flammarion

RASSURANT JONCOUR

En voilà deux qui n'étaient pas, mais alors pas du tout, faits pour se rencontrer, sinon dans la cour commune de leur résidence parisienne. Aurore est une styliste parisienne qui a créé sa propre marque de vêtements mais dont l'associé ne joue plus franc-jeu avec elle. Ludovic a abandonné une carrière d'agriculteur pour se reconvertir dans le recouvrement de dettes, ce qui le pousse parfois à ne pas faire dans la dentelle. Le jour où il débarrasse sa voisine des terrifiants corbeaux qui nichaient face à sa fenêtre, Aurore est bien obligée de reconnaître que certaines méthodes ont du bon et qu'une épaule solide n'est jamais de trop dans la vie. Serge Joncour a soigné son ouvrage, méticuleusement fouillé les univers qu'il décrit et montre que les chants d'amour imprévus sont les plus beaux. « *Repose-toi sur moi* », de Serge Joncour, éd. Flammarion, 432 pages, 21 euros.



© Héloïse Gallimard



© Philippe Matsaï/Opale/Leemage

Négar Djavadi et Nahal Tajadod sont deux Iraniennes qui écrivent en français. Entretiens avec ces deux exilées en France.

« On s'intègre si on se désintègre »

roman

Désorientale***

NÉGAR DJAVADI

Liana Levi

350 p., 22€, ebook 16,99€



ENTRETIEN

Négar Djavadi est arrivée en France à 10 ans, comme l'héroïne de son roman *Désorientale*, un beau titre qui va plus loin qu'un clin d'œil. Son père était opposant au shah puis à Khomeini. La famille a quitté Téhéran pour se retrouver en France, après de multiples péripéties qui ont nourri ce roman. Négar a grandi, a vécu à Paris, puis à Bruxelles, où elle a étudié à l'Insas. Elle a d'ailleurs travaillé sur *Ça s'est passé près de chez vous*, le film de Belvaux, Poelvoorde and Co. Elle a été assistante caméra, elle a écrit des pièces jouées à Bruxelles, elle écrit aujourd'hui des scénarios. Et ce roman, qui raconte magnifiquement bien l'exil, la désorientation, la culture à deux faces...

Ce roman, c'est vous ou c'est de la pure fiction ?

Il y a des choses qui viennent de moi, évidemment. Mais pas mal de choses sont inventées aussi. Des événements qui me sont arrivés mais que je n'ai pas décrits tels que je les ai vécus ou que je n'ai pas décrit du tout. Mais, c'est vrai, je suis née en Iran et je l'ai quitté clandestinement, comme Kimiâ, la narratrice de mon roman.

C'est pour les mêmes raisons que vos personnages que vous êtes partie ?

Sensiblement. Mon père était opposant au régime du shah puis à celui de Khomeini. Sous le shah, il était protégé

dans la mesure où il y avait énormément de journalistes qui venaient chez lui, chez nous : il parlait français, écrivait des essais, donnait des opinions à des journaux. Mais quand il s'est opposé à Khomeini, il n'y avait plus personne. Même ses amis lui disaient : c'est trop tôt pour réagir. Et puis son frère aîné était ministre de l'Intérieur.

Votre roman est à double face : face A iranienne, face B française. Vous voulez faire un parallèle entre la vie en Iran et la vie en France à travers votre mémoire, car c'est de cela qu'il s'agit : le travail de la mémoire ?

C'est sur la mémoire en effet, absolument. Un livre de et sur la mémoire. Ce

que je voulais faire, c'était les deux naissances : l'iranienne où on naît et on grandit ; celle de tout exilé quand une autre vie commence dans une autre langue, une autre culture, où les gens prononcent votre prénom différemment, où vous êtes autre. On doit se réinterpréter dans une autre vie.

Comment vit-on ce déracinement ?

L'exil sépare. On doit oublier ce qu'on a été. Quand on a 10 ans, on va à l'école. Les parents disent : « sois fière de qui tu es », mais on ne peut pas, tu ne peux être fière de rien, on est dans une parenthèse, dans un no man's land de temps et d'espace où on essaie de trouver des repères pour soi. On est très seul, en fait.



Le rock, le cinéma, puis l'écriture, les passions successives de Négar Djavadi.

© PHILIPPE MATSAS / OPALE / LEEMAGE / EDITIONS LIANA LEVI

Et ça perdure ou on s'intègre ?

On s'intègre si on se désintègre. Il se trouve que les Iraniens ont une capacité de désintégration incroyable. Ce pays a été beaucoup envahi. Par les Grecs, les Turcs, les Turkmènes, Gengis Khan, et les Iraniens sont restés iraniens, ils ont changé de religion, mais ont transformé l'islam en devenant chiïtes. Ils sont restés eux-mêmes et ont toujours su s'adapter. Mais il faut se désintégrer de ce qu'on a été pour ça, il faut le rejeter. Effacer sa mémoire pour la remplir, d'une certaine manière.

Vous racontez l'histoire à l'orientale.

Avec beaucoup d'arabesques, de digressions, de tribulations. C'est la narration persane ?

J'ai essayé de faire ça, en effet. De rendre le côté oriental en racontant des histoires qui débouchent sur d'autres histoires, on part ailleurs, on revient, on perd son sujet, etc. Les Iraniens ne racontent jamais de façon linéaire. C'est un peu comme ça que fonctionne la mémoire : on se souvient, on tire un fil, on se raccroche au fil et quelque chose vient qu'on a oublié. J'avais envie que le personnage reflète ses deux cultures par l'écriture. Un côté très intimiste, très autofiction française, et un autre très oriental.

Ce qui est amusant, dans votre roman, c'est ce mélange de poésie orientale, de métaphores, de digressions, de rock, de Lou Reed, de bars et de Sartre... C'est vous ?

Sans doute. La musique a beaucoup compté pour moi. Le rock, c'était la porte ouverte sur le monde. J'ai commencé ma vie comme pianiste, avant le cinéma. J'ai un peu tâté tout ce qui n'était pas les mots pour arriver aux mots ensuite.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN



Négar DJAVADI,

47 ANS, FRANCE

Une autobiographie pleine de fictions où s'entremêlent l'Iran, l'exil, la famille, l'homosexualité sur trois générations.



Un peu Shéhérazade, un peu rock star, Négar Djavadi s'est inventé une sœur, une jumelle conteuse, amoureuse du désordre et du vacarme, qui se nomme Kimiâ Sadr. Kimiâ vient d'Iran, y a vécu avec sa famille avant de fuir, à 10 ans, vers la France à la fin des années 1970. Dans un monologue qu'elle tourne-boule avec fantaisie, la narratrice détaille trois générations d'une sacrée famille persane. Du grand ancêtre Montazemolmolk qui fut à la tête d'un harem de cinquante-deux épouses, à la petite dernière, parisienne branchée. Aujourd'hui, Kimiâ attend patiemment dans un couloir d'hôpital le médecin qui lui annoncera – peut-être – la réussite de sa PMA. Elle a donc tout le temps de réfléchir au passé et à l'avenir

dans ces lieux blancs, froids et aseptisés, de reconstituer les souvenirs, de faire des allers-retours entre l'histoire d'un pays et l'aventure familiale. Le voyage est turbulent quand on croise le beau Darius Sadr, père de l'héroïne, écrivant des lettres sans fin, s'opposant au régime du Shah puis à celui de Khomeiny avec un aplomb de chef éternel que la mort n'effraie pas. Les oncles vont et viennent, les mères sont des gardiennes de la tradition, les filles rêvent de la France et de ses libertés. On crie, on pleure, on ment, on rit, mais on meurt aussi dans ce livre qui se moque bien de la linéarité. La romancière impose un rythme étourdissant et

obsédant, truffe sa narration de flash-back qui donnent le tournis. *Désorientale* ressemble à une danse, mais ne laisse jamais le lecteur à l'abandon. On suit les destins

de ces familles qui ont en commun le désordre et la passion.

Ce premier roman empoigne beaucoup de thèmes et d'événements : l'Iran avec ses tourments politiques et sociaux, une dynastie flamboyante, mais surtout les hésitations d'une fille solitaire qui cherche son chemin entre Orient et Occident, entre homosexualité et procréation. Négar Djavadi est une femme d'aujourd'hui qui a choisi d'écrire une autobiographie pleine de fictions libératoires. Venue du

cinéma, tour à tour scénariste, auteure de théâtre et réalisatrice, elle a préféré le roman pour y glisser ses parenthèses, ses secrets, un peu de chansons et beaucoup de poésie. Elle fait aussi remonter les parfums d'un pays qu'on connaît mal, qu'elle ne reconnaît plus, mais qu'elle n'a jamais oublié.

Christine Ferniot

★★
Désorientale par
Négar Djavadi,
352 p., Liana Levi,
22 € En librairie
le 25 août.



Ali ZAMIR, 27 ANS, COMORES

Une jeune fille en train de se noyer dans l'océan Indien se souvient de sa vie. *Anguille sous roche* est un premier roman à la langue sidérante de poésie.

Nous sommes tous des animaux, et c'est parfois notre prénom qui nous le rappelle. Anguille, elle, a été baptisée ainsi en référence à ce « poisson ubiquiste, malin, très revendiqué et très envié » par toutes les autres créatures aquatiques. Son père, Connaît-Tout, avait fait ce choix quel que soit le sexe du bébé, qu'il voyait devenir un modèle « pour toute la nouvelle génération ». Sa sœur jumelle se verra, elle, attribuer le prénom de Crotale, afin qu'elle puisse « faire du bruit pour effaroucher les voyous qui tenteront de l'approcher ». Leur mère est décédée à leur naissance, laissant le malheureux Connaît-Tout seul



★★★ *Anguille sous roche* par
Ali Zamir, 320 p.,
Le Tripode, 19 €

pour s'occuper des filles – même si leur tante maternelle, Tranquille, va donner un coup de main – sur cette île en plein cœur de l'océan Indien. Les filles vont grandir paisiblement, dans la ville portuaire de Mutsamudu – plus exactement, dans le quartier de Mijhari, avec ses pirogues alignées parallèlement et ses pêcheurs qui se chamaillent sans cesse tout en se considérant de la même famille. Ce père appartient à cette authentique confrérie marine, lui qui dévore les nouvelles trouvées sur les pages de journaux ramassés dans la rue. Il ne voit pas vraiment le temps passer, et l'inexorable arriver. Anguille va mordre à l'hameçon du plus beau pêcheur de la région, Vorace – « un véritable Adonis, haut de taille, avec un corps assez robuste ». Hélas, les lois de la mer vont la rappeler à elle, la noyade l'entraîne vers le fond

alors que cette Ophélie n'est qu'une adolescente. « La mort se révèle parfois comme un coup d'épée qui brise une roche pour en bâtir une autre... »

C'est cet appel des eaux qui constitue le moteur narratif d'*Anguille sous roche*, premier roman ahurissant de beauté d'Ali Zamir. Originaire des Comores, ce jeune auteur raconte son histoire en une seule phrase, comme le dernier souffle de son héroïne, restituant « des images tumultueuses qui s'affolent, se bousculent et se tamponnent » dans sa tête. Cette prouesse formelle, portée par une langue poétique et imagée – rappelant par instants *Verre cassé* d'Alain Mabanckou –, n'a toutefois rien d'un simple exercice, si brillant soit-il. La simplicité du récit, quasi naïf, permet à Ali Zamir d'aspirer par sa seule maestria le lecteur dans « un vaste gouffre ténébreux » où « tout est à la fois fantasmagorique et désertique ». Et ce, sans le noyer. Comment ne pas plonger ? Baptiste Liger



| Jean-Baptiste Hamelin & Négar Djavadi | Entretien réalisé lors de la journée Page Rentrée littéraire, le 6 juin à la BnF

Propos recueillis
par JEAN-BAPTISTE HAMELIN
Librairie Le Carnet à spirales
(Charlieux)

Ample fresque politique, historique et intimiste, *Désorientale* séduit par sa liberté, sa puissance, son souffle et son intelligence. Un roman moderne pour rétablir la vérité sur l'Iran, pour parler de la maternité, un roman d'exil et de quête d'identité. Un roman – des romans –, une véritable réussite !

QUEL EST LE POINT DE DÉPART de votre livre ? N'est-ce pas l'envie de tordre le cou aux idées reçues, aux clichés colportés sur l'Iran ?

NÉGAR DJAVADI — En effet, c'est le point de départ. J'avais envie de faire connaître l'Iran. Les gens connaissent un peu l'Empire perse et la splendeur de l'Iran. Toutefois, le régime islamique, ses mœurs moyenâgeuses, la question du nucléaire et du terrorisme, focalisent l'intérêt. Cependant, entre les deux, tout cela reste assez flou. J'avais donc envie de faire connaître cet Iran, l'Iran de mon enfance et de montrer comment le pays est arrivé jusqu'à la révolution de 1979. C'est pour cela que je suis remontée au début du xx^e siècle, pour montrer un Iran construit peu à peu au fil des révolutions, des coups d'État.



Pour cela, nous allons suivre des personnages merveilleux, un peu comme dans les contes des *Mille et une nuits*. Le premier d'entre eux, au nom imprononçable, est un personnage puissant : Montazemolmolk !

N. D. — Puissant en effet, à la fois par la taille, mais aussi par le pouvoir. Au début du xx^e siècle, en Iran, subsistait encore la féodalité, surtout dans le nord du pays, qui est une région très particulière, Māzandarān étant très proche de la Russie. On imagine l'Iran comme un pays aride, ensoleillé, alors que c'est très vert, pluvieux, brumeux. Montazemolmolk vit avec ses femmes, au nombre de cinquante-deux, avec son harem, son armée, ses enfants.

Point de départ du livre, la naissance de jumelles, dont l'une a une particularité que l'on retrouvera tout au long du récit. Qui est-elle ?

N. D. — Elle a les yeux bleus. Les yeux bleus comme son père, le bleu de la mer Caspienne. Montazemolmolk, qui a énormément d'enfants, qui ne sait ni les compter ni les nommer, en voyant les yeux bleus de l'enfant, décide de la prénommer Nour (« Lumière » en persan). Nour est la grand-mère de la narratrice.

Nour enfantera six garçons : les cinq oncles de la narratrice, et Darius, son père. Qui est Darius ?

N. D. — Darius est le quatrième garçon de Nour, appelé oncle numéro 4, car lui et ses frères sont nommés ainsi par les cousines. Il est le rebelle de la famille, celui qui ne s'est jamais soumis, celui qui s'est mis à l'écart de ses frères, refusant l'autorité du père. Il est un peu l'intellectuel de la famille. Il a voyagé, a longtemps vécu hors de l'Iran, en Europe. Il est revenu dans sa patrie et est devenu un révolutionnaire, un dissident. On imagine que c'est Khomeiny qui a fait la révolution iranienne, mais pas du tout. Khomeiny n'était qu'une figure de la révolution, celle du clergé, l'Iran étant toujours partagé entre les monarchistes, les intellectuels, et le clergé. Alors la prise du pouvoir fut nécessairement un affrontement entre les uns et les autres. Une partie de la révolution est ainsi le fait des intellectuels, des étudiants, des écrivains, des journalistes... On se focalise souvent sur 1979. Mais la révolution a démarré bien avant. Et Darius en est une figure emblématique.

Passionnant roman qui n'est pas un roman sur l'Histoire de l'Iran, mais bien celui d'une famille à l'intérieur de l'Histoire. Darius revient au pays accompagné par Sarah, rencontrée à Paris. Ils auront trois filles, dont la dernière, la narratrice. Qui est-elle ?

N. D. — Quand Sarah est enceinte pour la troisième fois, Darius veut un garçon. Tout son entourage imagine que ce sera un garçon, la grand-mère arménienne confirme cette prédiction en lisant dans le marc de café. Sarah donne pourtant naissance à une fille. Elle lui donne le prénom de Kimia (« Alchimie »). En grandissant, Kimia se sent différente de ses sœurs, de ses copines, mais ne sait nommer cette différence. À la fin de la révolution, sa sœur aînée, très érudite, lui dit le mot « lesbienne » en français. Sans en connaître la signification, elle le comprend.

Ensuite c'est l'exil et la fuite vers la France, fuite magnifiquement restituée par la qualité de votre écriture et le sens du détail.

N. D. — Il faut imaginer l'ouest de l'Iran. C'est très montagneux. Pour passer en Turquie, il faut passer par le Kurdistan iranien, une sorte de *no man's land* où il fait très froid – -25°C à -30°C. C'est une fuite à travers ce territoire où les loups et les combattants confèrent à celle-ci un caractère excessivement dangereux. La famille met une semaine pour traverser ces frontières. Enfin ils arrivent à Ankara.

La deuxième partie du livre se déroule en France auprès d'une famille d'exilés. Chacun des membres de celle-ci vivra cet exil différemment. Pour Kimia, cela sera une quête d'identité.

N. D. — C'est très compliqué, l'exil. C'est un sentiment mais aussi un statut. Le passé et le présent. C'est une condamnation mais aussi une certaine liberté. Chacun le vit comme il peut. J'ai l'impression qu'il y a autant d'exils que d'exilés. Kimia, elle, se détache de tout cela afin de rechercher son identité, sa propre identité. Elle vit l'exil comme le fait de n'appartenir à nulle part. Alors elle voyage. Elle oublie l'Iran.

Et elle comble les trous avec la musique, le punk et le rock...

N. D. — Avec le rock, dont U2, première citation musicale du livre. Dans le fond, Kimia est nostalgique de la révolution iranienne qu'elle a vécue. Le rock lui permet d'échapper à sa famille et lui donne une liberté, une puissance aussi, celle de l'insurrection du punk qui lui rappelle ses années de révolution.

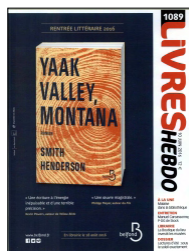
Le récit est rythmé, séquencé par des scènes contemporaines, dans une salle d'attente d'un hôpital.

N. D. — Elle est à la section de la PMA de l'hôpital Cochin, dans la salle d'attente, en attente d'une insémination. En écrivant l'histoire, j'ai intégré ces parties, car je me suis aperçue que les grossesses sont le « ciment » de cette famille. ■



Négar Djavadi
Désorientale
Liana Levi
368 p., 22 €

► Lu & conseillé par
C. Lemoine
Lib. Violette and Co
(Paris)
É. Pautus
Lib. La Manœuvre
(Paris)
C. Ohanessian
Lib. La Page suivante
(Lyon)
V. Mutrel
Lib. La Passerelle
(Antony)



AVANT-
PORTRAIT



EN DATES

1969 :
naissance
à Téhéran.

1980 : exil
en France avec
sa famille.

1994 :
diplômée
de l'Insa
à Bruxelles.

2005 :
réalisation du
court-métrage
*Jeanne, à petits
pas...*

2013 : *Tiger
Lily*, série écrite
avec Charlotte
Pailieux,
diffusée par
France 2.

et sa sœur, à cheval à travers les montagnes du Kurdistan, n'y est jamais retournée. Mais ce qui rapproche peut-être le plus la romancière de la rock'n'roll girl qu'elle a imaginée est la volonté de ne pas être assignée à une seule identité. De se tenir dans un ailleurs d'où elle peut observer, commenter, éventuellement critiquer.

Une fresque politique

Elle, qui parle le persan mais constate qu'elle « ne pense plus du tout » dans sa langue maternelle, écrit dans ce français qui était une des marques de distinction de l'élite dans le Téhéran de son enfance. Elle se souvient qu'elle a jeté les cent premières pages de son manuscrit avant de l'envoyer par la poste à Liana Levi. Puis a élagué encore le texte « trop foisonnant » pour trouver un rythme, et l'équilibre qu'elle cherchait entre comédie et tragédie. « Je voulais qu'il y ait à la fois le côté épique des romans orientaux, cette manière persane, digressive de raconter des histoires qui ouvrent sur d'autres histoires et d'autres histoires encore mais, même si je n'écris pas d'autofiction, j'admire aussi beaucoup ce côté intimiste des écrivains français, cette façon qu'ils ont de placer la langue en avant de l'histoire », commente cette inconditionnelle de Virginia Woolf.

Si la fresque est ample, politique, elle est aussi musicale et cinématographique, les deux amours de cette scénariste qui vient de l'image et a placé en exergue du roman les paroles d'une chanson de PJ Harvey. Diplômée de l'Insa (la Femis bruxelloise), elle a débuté comme monteuse puis a été assistante caméra avant de se diriger vers le scénario. Elle a réalisé plusieurs courts-métrages, montés en Belgique où elle a vécu cinq ans, et deux pièces de théâtre. Aujourd'hui, elle écrit pour la télévision. *Désorientale* s'est glissé, entre 4 h 30 et 7 h 30 du matin, dans la vie de cette mère de deux garçons. Et dans cette écriture plus débridée, moins contrainte, elle a adoré le goût de la liberté.

Véronique Rossignol

Monteuse d'histoires

D'origine iranienne, la scénariste **Négar Djavadi** tisse avec son premier roman son histoire dans *l'Histoire*.

Classiquement, c'est l'une des premières questions qui viennent à l'esprit lorsque l'on rencontre Négar Djavadi : que partage cette calme et souriante brune de 46 ans avec Kimiâ, la Désorientale, la narratrice de son premier roman, monologue échevelé où saga familiale croise récit intimiste tout en parcourant, de

la fin du XIX^e siècle aux années 1970, l'histoire de l'Iran, leur pays natal commun ? « J'ai pris le canevas de la grande Histoire et mis mes personnages à l'intérieur », explique la romancière qui concède que fiction et autobiographie ont été tissées serré pour trouver la voix de cette fille d'intellectuels, opposants politiques sous le régime du shah et exilés en France au début des années 1980, engagée dans une procédure de procréation médicalement assistée dans un Paris très contemporain.

Comme son héroïne, Négar Djavadi, qui a fui l'Iran il y a trente-sept ans avec sa mère



Négar Djavadi
Désorientale

LIANA LEVI

RIX : 22 EUROS, 320 P.

SORTIE : 25 AOÛT

ISBN : 978-2-86746-834-6





LES NOUVEAUX VENUS DU ROMAN



Les séries d'été de l'Humanité

Négar Djavadi, à cheval entre deux cultures

Elle est née en Iran. Elle a traversé la moitié du monde pour rejoindre son père en exil à Paris. Son premier roman retrace l'odyssée d'une jeune femme qui lui ressemble.

Négar Djavadi est née en Iran en 1969 dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle, d'abord en opposition au régime du shah et ensuite avec celui instauré par l'ayatollah Khomeiny. Elle a 11 ans quand sa mère l'emmène avec sa sœur dans une aventure peu commune. Ils s'agit de traverser l'Europe à cheval en passant par les montagnes du Kurdistan pour rejoindre la France où le père vit en exil, à Paris. La famille considère notre pays comme la patrie des droits de l'homme, de Jean-Jacques Rousseau et de Victor Hugo. Ils vont assez rapidement déchanter. Ils seront certes accueillis, mais pas à bras ouverts.

Négar Djavadi est une longue jeune femme brune volubile, qui parle un français parfait avec un soupçon d'accent. Diplômée d'une prestigieuse école de cinéma belge (l'équivalent de la Femis), elle est aujourd'hui réalisatrice et scénariste. Son travail pour le film *Après la pluie les amoureux* a obtenu le prix du meilleur premier scénario du Centre national du cinéma. Dans son livre, *Désorientale*, la narratrice, son double certain, rebelle en diable, exerce plusieurs métiers, dont celui de monteuse en son dans le domaine musical. Son roman est

en partie autobiographique, même si elle nous dit : « *Il s'agit de variations sur ce que j'ai vécu dans mon enfance.* » Le récit fourmille d'anecdotes sur son passé et de péripéties rocambolesques qui lui donnent parfois un ton quasi épique. Ce n'est pas rien de quitter son pays pour s'enfuir à cheval comme Don Quichotte et de traverser la moitié du monde en famille.

L'histoire d'un pays sans cesse secoué par de redoutables luttes intestines

Elle avoue avoir hésité longtemps à replonger dans ses souvenirs pour écrire ce texte. Elle s'y est enfin résolue parce qu'elle n'ignore pas que les Français sont pleins de clichés sur son pays natal. L'Iran ne serait peuplé que de barbus moyenâgeux. En réalité, la société dans l'ancien empire perse est infiniment riche en diversité. Dans son texte dense, haut en couleur, extrêmement vivant, elle s'avance très loin dans la généalogie familiale pour justement décrire à l'iranienne l'histoire d'un pays sans cesse secoué par de redoutables luttes intestines, la plupart du temps provoquées par l'étranger. Elle a beaucoup à dire et cultive à dessein l'art de la digression, car, affirme-t-elle, « *il importe parfois de perdre son sujet en cours de route pour retomber sur ses pattes dans la saga familiale et rebondir*



Philippe Matsas/Opale/Leemage

ensuite dans une autre phase du récit ». Cela a sûrement à voir avec la maîtrise du conte propre à l'Orient. Son héroïne, Kimiâ Sadr, est une jeune femme d'autant plus singulière qu'elle assume son homosexualité. Au début, on la découvre assise dans la salle d'attente du service de procréation assistée de l'hôpital Cochin. Elle veut avoir un enfant avec son amie Anna. Elle s'aventure plus loin en arrière et se remémore alors son existence de petite fille à Téhéran sous le règne du shah, avant de faire remonter à la surface les histoires de famille antérieures.

Une tentative de couper officiellement l'Iran du reste du monde

Nous avons rencontré Négar Djavadi au Zimmer, la brasserie du Châtelet. Très souriante, pour un temps disponible, car elle est mère de deux enfants (de 4 et 9 ans), elle évoque ainsi « ses ancêtres farfelus qui vivaient au nord de l'Iran, près de la mer Caspienne, dans une région si verte qu'on se serait cru à

Annecy. C'étaient des guerriers fougueux qui montaient à cheval ». Elle a été élevée au sein de son clan, « dans de vastes vallées, plantées de maisons construites un peu n'importe comment, sans aucun commerce autour. C'était un vrai western ». L'héroïne de *Désorientale* vit de la sorte à cheval entre deux cultures, l'iranienne et la française. « Ce n'est ni une immigrée iranienne parlant de la France, ni une Française intégrée parlant de l'Iran. »

Elle nous confie que, lorsqu'elle veut entrer en contact avec le peu de famille qui lui reste au pays, les communications sont rapidement brouillées par le régime. Elle y voit la permanence d'une tentative de couper officiellement l'Iran du reste du monde. Bien sûr, le pays s'entrouvre, les touristes affluent. Est-ce que les Iraniens sont pour autant plus libres ? Il est toujours très difficile d'obtenir un visa pour l'étranger.

L'éditrice Liana Levi a reçu le manuscrit par la poste. Huit jours plus tard, elle appelait Négar Djavadi.

MURIEL STEINMET



“ Désorientale

L'escalator

À Paris, mon père, Darius Sadr, ne prenait jamais d'escalator.

La première fois que je suis descendue avec lui dans le métro, le 21 avril 1981, je lui en ai demandé la raison et il m'a répondu : « *L'escalator, c'est pour eux.* » Par eux, il entendait vous, évidemment. Vous qui alliez au travail en ce mardi matin d'avril. Vous, citoyens de ce pays, dont les impôts, les prélèvements obligatoires, les taxes d'habitation, mais aussi l'éducation, l'intransigeance, le sens critique, l'esprit de solidarité, la fierté, la culture, le patriotisme, l'attachement à la République et à la démocratie, avaient concouru durant des siècles à aboutir à ces escaliers mécaniques installés à des mètres sous terre.



DÉSORIENTALE,
de Négar
Djavadi.
Éditions Liana
Levi, 347 pages.

À 10 ans, je n'avais pas conscience de toutes ces notions, mais le regard désarmé de mon père – attrapé durant les mois passés seul dans cette ville et que je ne lui connaissais pas – m'ébranla au point qu'aujourd'hui encore, chaque fois que je me trouve face à un escalator, je pense à lui. J'entends le bruit de ses pas qui grimpent les marches dures de l'escalier. Je vois son corps légèrement penché en avant par l'effort, obstiné, volontaire, ancré dans le refus de profiter du confort éphémère de l'ascension mécanique. Dans la logique de Darius Sadr, ce genre de luxe se méritait, sinon c'était de l'abus, voire du vol. Son destin s'inscrivait désormais dans les escaliers de ce monde, le temps qui s'écoule sans surprise, le regard indifférent des passants.



La Culture
Livres

IMPRESSIONNANT

LA PERSE
au cœur

Enfin, les heures d'attente à l'hôpital n'ont pas que du mauvais. Alors qu'elle est en train de patienter à Cochin, dans le service de procréation médicalement assistée, Kimia Sadr, exilée à Paris depuis avril 1981, après cinq jours de marche pour atteindre la frontière turque, se souvient. De son enfance, de sa famille et de son pays, l'Iran. Vaste programme au sein duquel la narratrice va se lover, de digressions enchanteresses en réflexions humoristiques, le tout parsemé de brefs retours dans la salle d'attente. Au premier rang de son extravagante parentèle s'impose l'arrière-grand-père, Montazemolmolk, maître d'un immense domaine dans le nord de la Perse, mais aussi de 52 épouses, 28 enfants et 20 servantes. Puis viennent Nour, la grand-mère aux yeux bleus, Darius, le père, journaliste exigeant, en butte au régime du shah puis à celui de Khomeyni, Sara, la mère, débordante d'énergie et d'amour, et à travers eux toute l'histoire politique de la Perse du xx^e siècle. De cette saga familiale, qui ressemble beaucoup à la sienne, Négar Djavadi, née en Iran en 1969, a tiré un extraordinaire premier roman. Diplômée d'une école de cinéma de Bruxelles, aujourd'hui scénariste, elle fait jaillir les images, résonner les mots et rythme les tempos avec une maestria digne des plus aguerris. Maternité, sexualité, machisme oriental, douleurs de l'exil, *Désorientale* est d'une richesse impressionnante. M. P.



DÉSORIENTALE,
PAR NÉGAR DJAVADI,
LIANA LEVI,
362 P., 22 €.



Négar Djavadi Désorientalisée

**L'écrivaine et scénariste, iranienne
de naissance, raconte l'exil
dans un premier roman familial**

LAETITIA FAVRO

Dans les couloirs d'un hôpital parisien, une jeune femme attend seule les résultats de sa PMA. Dans son Iran natal, cette salle d'attente prendrait l'allure d'un joyeux caravansérail, peuplé de confidences et d'éclats de voix, mais le silence qui règne ici l'invite à se souvenir. De son père, Darius, l'intellectuel taciturne, opposant aux régimes du chah puis de Khomeyni, exilé en France au début des années 1980, dont la lettre ouverte à Mohammad Reza Pahlavi fut l'un des éléments déclencheurs de la chute du régime. De sa mère, Sara, d'origine arménienne, et de sa « mission antigonesque » en tant que femme d'opposant politique. De son « oncle numéro 2 », Saddeq, homosexuel refoulé et dépositaire de la mémoire familiale. Et de sa grand-mère Nour, née dans le harem du terrible Montazemolmolk, seigneur d'une province reculée de Perse, au-dessus d'une bassine de terre cuite.

Est-ce la perspective de devenir mère qui encourage Kimiâ Sadr à pousser les portes de ce douloureux et flamboyant passé qu'elle a toujours souhaité tenir à distance, elle, l'adolescente punk devenue arrangeuse pour des groupes de rock alternatifs entre Paris, Londres, Bruxelles et Berlin, qui se découvre homosexuelle et s'est peu à peu « désorientalisée » ? « Avec le temps et la distance, ce n'est plus leur monde qui coule en moi, ni leur langue, leurs

traditions, leurs croyances, leurs peurs, mais leurs histoires. » Ces histoires qui composent son identité, à cheval entre l'Iran d'hier et la France d'aujourd'hui.

Une conteuse des temps modernes

Elle-même issue d'une famille d'opposants au shah et à Khomeyni, Négar Djavadi relate dans ce foisonnant premier roman l'odyssée d'une femme qui lui ressemble, dont l'histoire personnelle est intimement mêlée à l'histoire d'un pays, l'Iran des années 1960 et 1970. Si le récit apporte un éclairage précieux – et loin des clichés habituels – sur cette période complexe et tourmentée, il repose d'abord et avant tout sur la parole de son héroïne et les méandres de ses souvenirs, conteuse des temps modernes dont la voix franche et sincère captive son lectorat dès les premières pages. L'humour et la dérision ne manquent pas, même lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets aussi graves que le basculement d'un pays moderne dans un système autoritaire, l'exil involontaire dans un pays étranger, la reconquête de soi, de son corps et de ses idées quand cohabitent en nous deux cultures que tout rassemble et tout oppose. ●






CULTURE livres

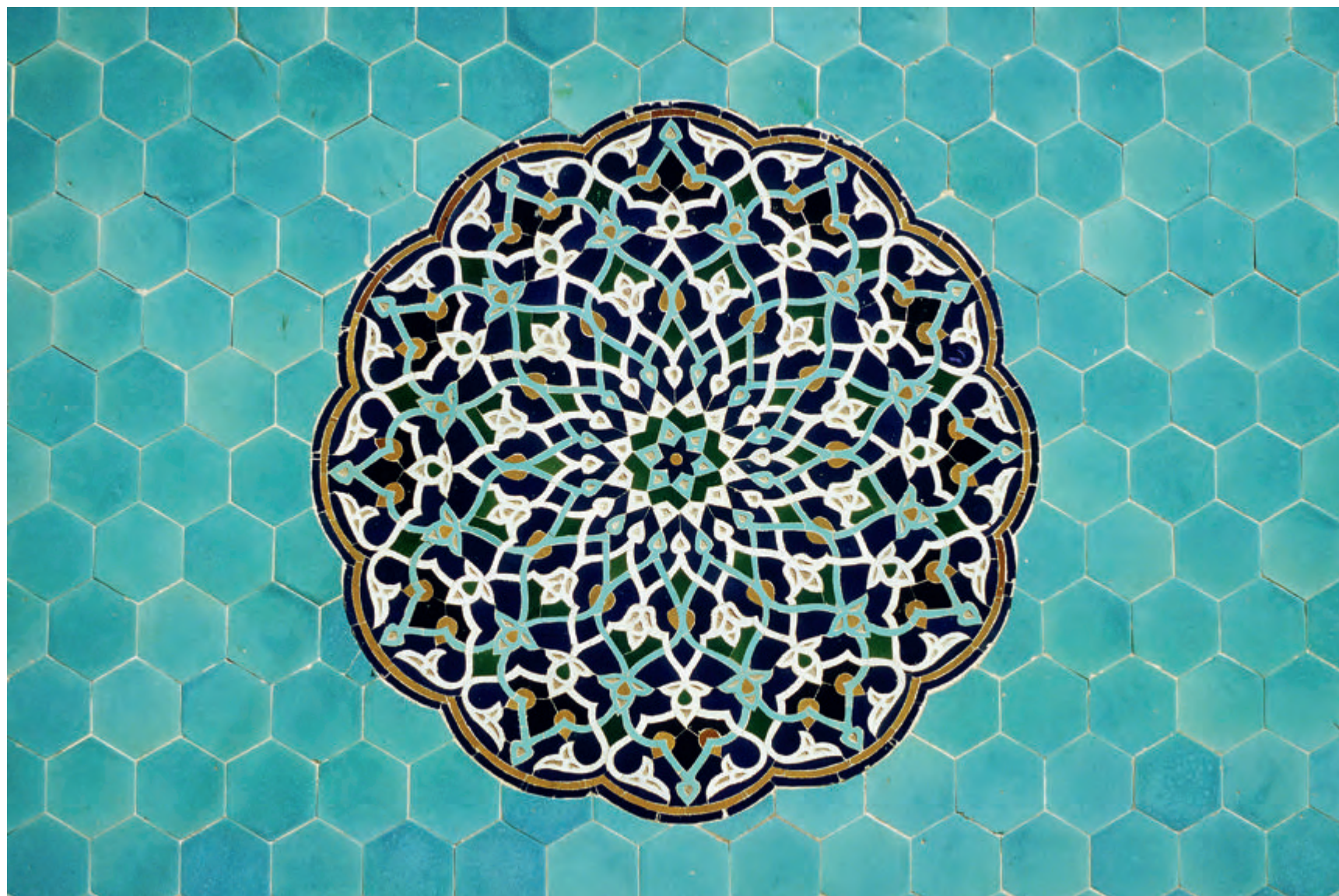
NÉGAR DJAVADI **Désorientale**



 **ROMAN**

Kimiâ attend son tour dans la salle d'attente d'un centre d'insémination artificielle parisien, situation qui fait remonter des souvenirs de son pays d'origine, l'Iran. Kimiâ raconte la famille Sadr, dont la lignée aux yeux bleus suscita succès et jalousies. Les générations se mélangent au fil d'un récit riche en digressions, entre la grand-mère Nour, lumière blonde bientôt couverte du noir des ayatollahs, le patriarche, le grand-père, les Oncles Numéro 1, 2, 3, 4. À leurs côtés, surgissent d'autres héros, ceux que l'exil français a rendus indispensables à la survie de Kimiâ. The Cure ou Tindersticks, dont la musique a pris la place de mots trop douloureux. Pour ce premier roman foisonnant, impatient, Négar Djavadi joue des codes traditionnels et balance entre brutalité et inquiétude, éclats de rire et terreur.  **VICTORINE DE OLIVEIRA**

Liana Levi, 22 €.



PAUL LORSIGNOL/REPORTERS

■ Premier roman

La tragédie de la chute

► De l'Iran à la France, la trajectoire singulière d'une jeune femme qui affronte les désordres de l'identité.

► Sans doute inspirée par son vécu, Négar Djavadi signe une saga familiale d'une palpitante authenticité.

A vrai dire, rien ne ressemble plus à l'exil que la naissance. Alors que se joue, dans un hôpital parisien, l'acte déterminant de son projet de maternité, Kimiâ revit l'étourdissant parcours des trois dernières générations de Sadr, marquées par la tragédie de la chute. "A travers le temps et la distance, ce n'est plus leur monde qui coule en moi, ni leur langue, leurs traditions, leurs croyances, leurs peurs, mais leurs histoires."

Née à Téhéran, exilée à Paris, la jeune femme explore par là sa condition de déracinée, ses héritages, l'adaptation nécessaire pour s'implanter dans sa deuxième vie. "Car pour s'intégrer à une culture, il faut, je vous le certifie, se désintégrer d'abord, du moins partiellement, de la sienne. Se désunir, se désagréger, se dissocier."

Tout a commencé sur la terre prospère de Mazandaran, dans le harem où est née sa grand-mère. C'est d'ailleurs surtout à travers les femmes que se jouent filiation, transmission et résistance, cette dernière étant viscéralement inscrite dans leurs gènes. Darius et Sara, les parents de Kimiâ, l'éprouveront avec force – quand pour Sara l'action politique compte autant que la famille. Ces opposants au régime savent qu'ils évoluent sous surveillance. Mais ils ne trembleront jamais devant les menaces, même si in fine elles les forceront à fuir, en août 1979, par le Kurdistan jusqu'à Istanbul pour atteindre Paris. Ecartelée entre l'Iran de son enfance et la France de ses illusions, Kimiâ affronte une adolescence délicate, émaillée de rencontres détermi-

nantes. Les failles et les fragilités sont évidentes, qui pourtant jamais ne l'empêchent de tracer son chemin. Les illusions ne tiennent qu'un temps – "[...] la liberté est un leurre, ce qui change c'est la taille de la prison". La musique rock est une révélation, presque une bénédiction. Et l'amour, bientôt, une conquête.

Magistrale plongée dans les méandres de l'identité jusqu'en ses versants sexuels, ode à l'intégrité de l'engagement, célébration d'une mémoire, "Désorientale" ravit par sa construction, son acuité, son écriture. Parcours familial et artistique, dates, texte porté par la première personne : les concordances portent à imaginer ce texte de Négar Djavadi autobiographique, d'autant qu'il porte en lui une vérité qui n'a rien de fictif. Une autre naissance s'est produite en ces pages : celle d'un écrivain.

Geneviève Simon

Désorientale Négar Djavadi / Liana Levi / 349 pp., env. 22 €



Nègar Djavadi, le 28 avril. PHOTO PHILIPPE MATSAS. OPALE. LEEMAGE

POURQUOI ÇA MARCHE

Femme de lettres persane «Désorientale», de Nègar Djavadi



Par JOHANNA LUYSSSEN

Premier livre de la scénariste Négar Djavadi, *Désorientale* est un roman d'apprentissage à l'iranienne, l'histoire d'une femme aux deux amours (son pays et Paris), un plaidoyer pro-PMA pour les lesbiennes, une dramédie sur l'exil, un résumé honnête de ce que fut la vie politique, sociale et intellectuelle de l'Iran de ces cinquante dernières années. Tout cela à la fois ? Oui. Ambitieux ? Naturellement. Et cela plaît : le roman en est à sa quatrième réimpression, avec 45 000 exemplaires vendus.

1 Un bon titre augure-t-il d'un bon livre ?

Sans doute, même si l'inverse n'est pas vrai. «*Désorientale*», joli mot-valise, dit tout de ce que nous allons lire : une sorte de *Mille et Une Nuits* dégingolés, avec comme conteuse une Shéhérazade qui écoute Joe Strummer et The Communards, une Orientale désorientée, une Iranienne en errance : parfait résumé du personnage de Kimiâ, héroïne et narratrice, qui nous prend la main dès la première page et nous emmène loin, aux origines de son histoire familiale, dans le harem de l'arrière-grand-père, par exemple, sur les rives de la mer Caspienne ; mais aussi dans le département d'aide à la procréation de l'hôpital Cochin ou les bars lesbiens de Bruxelles. *Désorientale*, voilà qui illustre

parfaitement le grand écart que nous nous apprêtons à faire.

2 Pourquoi ouvrir les dialogues du vagin ?

Négar Djavadi raconte l'histoire d'un gynécologue très en vue dans le Téhéran des années 70, le docteur Farzin Mohadjer. Celui-ci familiarise sa patientèle avec un mot tabou, qui faisait peur aux pudiques Persanes, et qu'il prononce en français : *vagin*. Qui devient, avec ses variantes persanes, *vâjan*, *vâdjan* ou *vadjin*. Résultat : «*La bouche pleine de pâtisseries à la pistache et au safran, les femmes parlaient entre elles de leur vagin ; d'abord en gloussant et en rosissant, puis avec naturel.*» Intrigué, l'un des oncles de Kimyâ demande à Darius, le père : «*Tu dois savoir, toi, ce que ça veut dire vâdjan ?*» Tout le roman parle de cela, les tabous qu'on brise, comme cette méconnaissance crasse de l'anatomie féminine ; et puis il aborde crûment celui de l'homosexualité, qui effraie l'Iran au point qu'Ahmadinejad a pu déclarer en 2007 que ce «*phénomène*» n'existait pas. La narratrice nous raconte, simplement, avec lucidité, ce que c'est d'être lesbienne à Téhéran, et évoque le cas de son oncle Saddeq, à jamais confiné au placard. Elle écrit, désabusée, à propos de la condition homosexuelle dans son pays d'origine : «*Ce n'est pas une honte. C'est une impossibilité d'être. Une non-réalité.*»

3 Comment conjuguer la petite et la grande histoire ?

En suivant, entre autres, le funeste destin du fameux gynécologue Farzin Mohadjer, fusillé par le régime quelques semaines après la révolution islamique. En s'attachant aussi au personnage du père, le flamboyant et habité Darius Sadr, homme de plume aux yeux bleus perçants, qui enseigne à sa fille : «*Si tu n'as rien à dire, écris-le.*» Dans ce roman foisonnant, on retrouve avec plaisir l'Iran engagé, francophile et lettré des années 70, qui évoque avec tendresse les «*Gâlori Lâfâyed*» et qui lit *le Monde* en fumant des Gitanes. A Khomeiny qui parle dans un discours d'août 1979 de «*briser les stylos*», Darius, le père, répond hardiment que «*les stylos ne se brisent pas*». Un hommage à la littérature comme à la liberté. ◀



NÉGAR DJAVADI
DÉSORIENTALE
Liana Levi. 352 pp., 22 €.

La malédiction de Zarathoustra

Négar Djavadi, mémoire de trois générations d'Iraniens meurtris, de la dictature du Shah à la théocratie de Khomeiny

PAR GASTON CARRÉ

Négar Djavadi connaît un succès prodigieux avec son roman «Désorientale», fresque historique et saga d'une famille iranienne qui lutte contre deux tyrannies, celle du Shah d'abord, de l'ayatollah Khomeiny ensuite. Négar Djavadi nous parle de l'Iran d'hier et d'aujourd'hui.

«Désorientale» est un livre baroque, à la fois finement intimiste et furieusement historique. Kimia, la narratrice, raconte la famille Sadr, de l'arrière-grand-père Montazemolmolk régnant sur un harem de 52 épouses dans une province de Perse à ses descendantes contemporaines en passant par l'omniprésent Darius, le père de Kimia. Ce père à la fois réel et magnifié est le pivot de ce livre puissant, qui en évoquant cet homme en lutte contre le Shah puis Khomeiny rapporte plusieurs décennies d'une histoire tourmentée, les années 1960 et 1970 surtout, années terribles que Darius va payer au prix de sa vie. Kimia/Négar fut témoin des luttes de ce père qui finira assassiné à Paris, et dont l'appartement à Téhéran fut l'épicentre de tous les combats, de tous les engagements, de toutes les visites – Kimia/Négar à l'âge de sept ans voit arriver un intellectuel français, témoin de la révolution islamique et des espoirs qu'elle fit naître. Un certain Michel Foucault.

Négar Djavadi, vous êtes d'origine iranienne, vous vivez à Paris. Pouvez-vous vous rendre en Iran?

Non, j'ai fui l'Iran avec ma mère, par des chemins de traverse. Impossible de faire marche arrière, je n'ai pas les papiers nécessaires.

Vous avez fui à pied et à cheval, à travers la Turquie. Votre récit est-il autobiographique?

Les deux sœurs qui nous accompagnent dans cet épisode sont un ajout romanesque, dans ce récit qui sur le fond relate effectivement l'histoire de ma famille.

Qui a vécu de près les tumultes de l'Iran. Votre père surtout.

Oui. Il fut deux fois opposant, à la dictature du Shah d'abord, puis à la théocratie de Khomeiny, cette révolution islamique qui avait fait naître tant d'espoirs.

Au point d'éblouir des intellectuels européens, comme Michel Foucault, dont on fustigera la ferveur révolutionnaire. L'avez-vous vraiment croisé, alors qu'il rendait visite à «Darius», votre père, à Téhéran?

Oui. J'avais sept ans, mais je me souviens. Je trouve qu'on a fait à Foucault un procès injuste. Il n'était pas seul: des politiques comme Lionel Jospin, des journalistes comme Christine Ockrent étaient venus en Iran en ce temps-là. Foucault se voulait solidaire de nos intellectuels: ce sont eux qui étaient incarcérés, torturés, tués par le régime du shah. Et Foucault ne pouvait savoir déjà qu'avec l'ayatollah les intellectuels seraient traqués à nouveau.

Foucault était fasciné par le caractère très particulier de cette révolution.



En décembre 2009 à Téhéran, une manifestation de soutien au régime islamiste en place.

(PHOTO: REUTERS)

Par le fait, oui, que c'était une révolution sans idéologie. On ne voulait ni le communisme ni l'islamisme, c'était un phénomène unique.

Dont vous rappelez la genèse, apportant une correction à la lecture occidentale de la révolution.

L'Occident a cru que Khomeiny à lui seul l'avait voulue et mise en oeuvre. Or c'était, dans ses ressorts, une révolution de gauche, qui a été désirée et préparée par des intellectuels, non par le clergé. En fait, l'histoire de l'Iran a toujours été marquée par trois piliers, les intellectuels, le clergé et les monarchies, et sans cesse le pays a évolué au gré d'une sorte de roulé-boulé de ces trois pôles.

Votre père, journaliste très écouté à Téhéran, y a-t-il cru un temps dur?

Pas longtemps, et c'est cela qui fut terrible, pour lui et sa famille: des années de combat contre le Shah, puis une lueur d'espoir, et très vite à nouveau le désenchantement et la répression. Khomeiny avait mis d'emblée en place les bases du régime nouveau: des élections truquées et un gouvernement provisoire qui de suite avait écarté les laïcs. Quant à mon père, très vite il fut recherché, il a dû se cacher, nous-mêmes ne savions où il était.

L'ayatollah exerçait un pouvoir de fascination que l'on peine à imaginer aujourd'hui en Europe.

Il faut le considérer en regard de la civilisation perso-iranienne, une très grande culture, pour le meilleur et le pire. Une culture marquée par son manichéisme, au sens philosophique du terme, sa dichotomie entre le Bien et le Mal, son messianisme chiite aussi [la croyance aujourd'hui encore en un



Négar Djavadi (PHOTO: ED. L. LEVY)

imam occulte, dont on attend le retour ici-bas, ndlr]. L'Iran a une culture à nulle autre pareille, même le Nouvel an est célébré encore comme au temps de Zara-

«Des Iraniens en ce temps-là croyaient voir la figure de Khomeiny dans la face de la lune.»

thoustra [la Perse ancienne était adepte du mazdéisme, une religion révélée par Zoroastre ou «Zarathoustra»]. Et là soudain les mollahs arrivent, prennent cette culture en otage et en font un is-

lamisme obscur. La population était si fanatisée que des Iraniens jadis croyaient voir la figure de Khomeiny dans la face de la lune.

Vous avez écrit, pour décrire le régime intégriste des années 1980, des pages terribles.

La situation était terrible en effet. Le pays était exsangue, les femmes devaient porter le voile, mais de surcroît elles étaient privées de tout. Les femmes n'avaient pas de savon, il fallait l'acheter au marché noir, ce qui était périlleux. Or, étant privées de savon les femmes finissaient par ne plus sortir, par ne plus aller travailler, de sorte que la paupérisation entraînait dans un cercle vicieux sans fin. Et, surtout, cette époque était marquée par une violence inouïe – on se retrouvait en prison pour un rien, tout le monde était armé, ça tirait dans tous les coins, il fallait ramper derrière des sacs de sable pour aller acheter du pain.

Malgré ce que vous avez subi, vous voulez restaurer l'image de l'Iran.

Oui. Je le dois aux Iraniens que je côtoie tous les jours en France. Ces Iraniens qui ne reçoivent pas de visas pour sortir du pays, alors que les entreprises françaises se ruent sur l'Iran sans restrictions.

Que diriez-vous, en quelques mots, pour corriger notre représentation?

Deux choses. La première: il fut un temps où ma mère, en Iran, pouvait aller à la plage en bikini. La seconde: il n'y a aucune affinité fatale et substantielle entre l'Iran et l'islam intégriste. Mais il lui faudra du temps encore, à l'Iran, pour retrouver sa liberté.

Qu'en est-il de la peine de mort?

On essaie de ménager l'Occident, de ne pas trop heurter les sensibilités occidentales, de sorte

qu'on évite les pendaisons en public. Mais la peine de mort reste largement appliquée. 5.000 «trafi-quants de drogue» attendent, dit-on, leur exécution dans des geôles iraniennes. Souvent il s'agit de simples petits dealers.

«Les homos risquent la peine de mort. La transsexualité étant tolérée, ils se font opérer pour changer de sexe.»

Et de la police des mœurs?

L'homosexualité expose à la peine de mort. La transsexualité par contre est tolérée, de sorte que de nombreux homosexuels faute de mieux se livrent à de périlleuses opérations chirurgicales pour changer de sexe.

Le président Rohani passe pour un réformateur en la matière.

Rohani est le visage souriant du régime. Mais il ne sort pas de nulle part – il fut un compagnon de route de l'ayatollah.

L'élection de Trump aux Etats-Unis va-t-elle compromettre le dégel irano-occidental?

L'Iran n'intéresse plus l'Amérique comme il l'intéressait au temps de Bush. Obama déjà s'en est retiré. Et puis l'Iran est chiite, tandis qu'au centre de toutes les préoccupations se trouve l'Etat islamique, qui est sunnite.

«Désorientale», par Négar Djavadi, éditions Lia-na Levi. Ce livre sera prochainement présenté en nos pages Culture.